

La jeune femme frappa ses deux petites mains l'une contre l'autre.

—Ah ! par exemple, comme ça se trouve ! s'écria-t-elle ensuite. M. l'abbé d'Arcy, un bien digne homme, un bien digne prêtre ; monsieur ! Il est bon, il est charitable, il est indulgent, aussi il faut voir comme il est estimé et comme il est aimé, sauf par ceux qui ne croient à rien !... Dans le quartier tout le monde le connaît, et ils sont nombreux les pauvres diables qui lui doivent bien souvent de ne pas aller se coucher sans souper !

—C'est un vrai homme, cela, fit Raymond avec orgueil.

—Oui, un vrai homme, et qui n'a pas sa langue dans sa poche, je vous prie de le croire ! il sait remettre vertement à leur place les mauvais gueux qui osent plaisanter son habit quand il passe dans la rue !

—Il y a des garnements qui ne respectent personne....

—M. l'abbé d'Arcy ne se laisserait pas manquer de respect... il est aussi fier qu'il est doux ! Et c'est chez lui que vous allez ?...

—Oui.

—Il habite rue Popincourt, au coin de la rue Saint-Ambroise.

—Je le sais.

—Vous le connaissez depuis longtemps ?

—Oh ! oui, depuis longtemps ! Quoiqu'il soit plus jeune que moi d'une bonne dizaine d'années, nous avons souvent, autrefois, posé ensemble des collets pour les lapins dans le parc de son oncle.

Le train venait de s'arrêter ; la descente de deux voyageurs et la montée de deux autres interrompirent la conversation.

Après un quart d'heure d'arrêt, le train repartit.

On approchait de Paris.

Par les portières des wagons on apercevait les routes encombrées de soldats, de prolonges d'artillerie, de voitures chargées de meubles, sur lesquelles s'entassaient en outre des femmes et des enfants.

Les populations affolées des campagnes refluaient vers la capitale.

Les soldats, appelés en toute hâte, se dirigeaient en désordre vers Châlons.

Raymond renoua l'entretien.

—Et votre mari sait que vous revenez à Paris ? demanda-t-il à la jeune femme.

—Je le lui ai écrit aussitôt après avoir reçu sa lettre.

—Aura-t-il reçu la vôtre ?

—Oh ! je l'espère bien... je lui ai recommandé de m'attendre à la gare pour m'aider à porter mes paquets....

—Et aussi pour l'embrasser plus vite, fit le Lorrain en souriant.

—Dame ! il y a peut-être un peu de cela... répondit la voyageuse en souriant aussi.

—En tout cas, s'il n'était pas là, vous pouvez compter sur moi, reprit Raymond, je vous donnerais un coup de main.... Puisque nous allons dans le même quartier je prendrai une voiture, (s'il est possible d'en trouver une), pour arriver plus vite, et je pourrai vous conduire jusque chez vous.

—Vous êtes trop aimable, monsieur, et je vous remercie comme si j'acceptais, mais j'ai la certitude que M. Rivat sera là....

—Ah ! votre mari se nomme Rivat ?

—Paul Rivat, oui, monsieur, et moi, Jeanne Rivat.

Il était juste quatre heures du soir, lorsque le train où se trouvaient Raymond et sa campagne de voyage entra en gare de Paris.

Le Lorrain aida la jeune femme à transporter ses bagages jusqu'à la porte de sortie.

Là elle tomba, joyeuse, dans les bras d'un jeune homme en uniforme de garde national.

C'était son mari, Paul Rivat, un grand et solide gaillard d'environ vingt-huit ans.

—Ah ! ma chère petite femme ! s'écria-t-il en serrant contre sa large poitrine la gentille voyageuse, que tu as bien fait de revenir ! Ce que je m'ennuyais de toi ! Ce que je me faisais vieux de ne pas te voir, tu ne peux pas te le figurer ! Si tu avais tardé seulement huit jours, j'en aurais fait une maladie, pour sûr !

Ils s'embrassèrent à plusieurs reprises, puis le layetier-emballeur demanda :

—Où sont tes paquets ?

Jeanne lui désigna Raymond Schloss qui, tout à côté d'eux et chargé des bagages, attendait.

—C'est monsieur qui a bien voulu me rendre le service de les prendre, dit-elle, tu peux le remercier.

—Oui, mais je vais commencer par le débarrasser ! répliqua Paul Rivat en riant, puis, tendant la main à l'ancien colporteur il ajouta : Maintenant, monsieur, une bonne poignée de main je vous en prie. Je vous remercie de tout mon cœur !...

Schloss prit la main que lui tendait l'ouvrier et la serra cordialement.

—Me remercier ! il n'y a pas de quoi, je vous assure, monsieur Rivat ! fit-il ensuite, j'ai fait ce que vous auriez fait à ma place en pareille occasion....

—Certes, oui ! Mais on n'a pas toujours des compagnons de

voyage complaisants ! Vous me permettrez bien de vous offrir un petit verre de fine ?

—Impossible....

—Comment, un refus !...

—Un refus bien involontaire, je vous assure.... Je suis très pressé.... Quelques minutes de retard pourraient être préjudiciables aux intérêts qui m'amènent à Paris....

—Alors je n'insisterai pas.... Cependant, si vous êtes pour quelques jours dans la capitale, promettez-moi que nous nous reverrons....

—Je vous le promets bien volontiers, et si je peux je tiendrai parole....

—Souvenez-vous de mon nom et de mon adresse : Paul Rivat, layetier emballeur, 157, rue Saint-Maur, pour le moment garde national au 57^e bataillon, 3^e compagnie.

—Je n'oublierai rien de tout cela, monsieur.

Et, après avoir serré encore une fois la main du garde national, Raymond sortit vivement de la gare encombrée de voyageurs et de soldats.

Il aperçut sur la place un fiacre vide, le héla et s'élança sur les coussins poudreux du véhicule.

—Ousque vous allez, *citoillien* ? demanda le cocher d'une voix rauque, corrodée en quelque sorte par l'abus de ces alcools frelatés qu'on vend sous le nom de *cognac* dans les assommoirs.

Depuis le 4 septembre le mot *citoien* dans certaines couches sociales, avait remplacé l'appellation *monsieur*.

C'est là un petit fait sans importance qui se produit à la naissance de toutes les Républiques.

—Rue Popincourt, numéro 59.... répondit Raymond.

—Chouette quartier !—s'écria le cocher, des *zigs*, par là ! des bons.... des solides.... des *patrillotes* ! On y va !... hue ! la bourrique !...

La *bourrique*, c'était sa jument.

Et le fiacre roula, traîné par une malheureuse bête à moitié fourbue, que son conducteur assommait à coups de manche de fouet, résonnant sur les flancs creux dont on pouvait compter les côtes comme celles d'une pièce anatomique.

Pendant le trajet, qui ne dura pas moins d'une demi-heure Raymond Schloss put se rendre compte par ses propres yeux de l'animation fébrile et névrosée des rues de Paris.

Partout des uniformes lignés, artilleurs, mobiles, gardes nationaux, s'agitant comme un essaim de guêpes qu'affole un danger.

A droite, à gauche, en avant, en arrière, partout, on entendait les tambours battre et les clairons sonner.

Un vent de folie soufflait sur ces masses en désarroi grouillantes, en pleine fermentation.

La capitale du monde n'était plus qu'un vaste-camp où les multitudes en armes n'obéissaient à aucun ordre des chefs sans union, sans énergie, sans autorité ; immense succursale de Charenton où les partis, dont pas un savait ce qu'il voulait, s'apprétaient à se dévorer entre eux.

Le garde général du comte Emmanuel d'Arcy attachait sur toutes ces choses un regard profondément triste.

Il se demandait douloureusement :

—Ces gens-là se battront-ils ? se défendront-ils ?

Et à cette question il répondait par un hochement de tête plein d'incrédulité.

VII

Le fiacre s'arrêta.

On venait d'arriver au numéro 59 de la rue Popincourt.

—Nous y sommes, *citoillien*, cria le *patrillote* en cessant, pour une seconde, de frapper la *bourrique*.

Raymond descendit et le cocher, ayant empoché l'argent de sa course, tourna bride et s'éloigna en chantant à tue-tête :

Les peuples sont pour nous des frères,
des frères,
des frères,
Et les tyrans des ennemi-i-i-i-s !

Ce qui manquait peut-être un peu d'à-propos en face de la *fraternité* prussienne !

Le Lorrain pénétra dans l'allée d'une vieille maison à trois étages.

Au fond de l'allée se trouvait la loge étroite et sombre du concierge.

Dans cette loge, une femme qui n'était plus jeune travaillait assise devant une table à côté de la fenêtre recevant le jour douteux d'une petite cour enfermée entre de hautes constructions.

Raymond ouvrit la porte de la loge.

—M. l'abbé d'Arcy, s'il vous plaît ? demanda-t-il.

—Au premier, répondit la concierge.